CRITIQUE, opéra. DIJON, Opéra, le 5 nov 2025. MASCAGNI : Cavalleria Rusticana / LEONCAVALLO : I Pagliacci. Tadeusz Szlenkier (Turiddu, Paillasse)… Silvia Paoli / Débora Waldman

Déjà critiquée lors de son escale Montpelliéraine, mais avec une toute autre distribution [3 et 5 oct derniers, lire la critique d'Emmanuel Andrieu], la mise en scène de *Cavalleria Rusticana* et *Pagliacci* par Silvia Paoli surprend, parfois déconcerte, tout en réussissant certains passages scéniques. On se souvient de sa *Tosca* à la fois forte et épurée, objet d'une tournée retentissante et acclamée [à juste titre]. Son sens de la progression dramatique qui s'appuie sur la création de tableaux collectifs, d'autant plus spectaculaires qu'ils se composent progressivement sous nos yeux,

à la façon d’une machinerie à vue, avait légitimement convaincu ; ainsi dans *Tosca* : la fin en particulier du premier acte, dans l’église *Sant’Andrea della Valle* rassemblant peu à peu les éléments constitutifs d’un immense retable baroque sur le thème de la Crucifixion… image d’autant plus pertinente alors qu’elle évoque toutes les valeurs chrétiennes que l’infect Scarpia détourne impunément sous un masque pieux…

---

photos : Cavalleria rusticana et Pagliacci à l’Opéra de Dijon
© Mirco Magliocca

Vérisme superlatif à l’Opéra de Dijon

En novembre 2025, les spectateurs dijonais retrouvent ces mêmes composantes. Ce soir, même composition très juste quand pour le choeur pascal célébrant la Résurrection du Christ, la vieille sdf entourée des danseurs, se change en Madone de la Piétà…
Mais avec un bémol qui atténue de notre point de vue, l’impact du dispositif visuel global : l’accumulation des scénettes annexes qui finissent par polluer l’action principale ; ce qui

dans l’esthétique vériste reste un non sens ; le théâtre réaliste voire brutal et même sauvage [dans le cas de *Pagliacci*] frappe de principe par sa concision et sa tension qui découlent d’une action aussi resserrée que… décantée ; les duos s’y enchaînent dans un rythme de plus en plus soutenu, exacerbant les passions des protagonistes. Sans dilution, sans contrechamps, s’il n’était les chœurs qui jalonnent avec raison un parcours de plus en plus tendu.



Pietà : Allégorie vivante dans Cavalleria Rusticana

Ne prenons que la fin sanguinaire et hautement dramatique de **Pagliacci** : l’assassinat de Nedda par Canio perd toute sa violence barbare à cause des gesticulations parasites des 6 danseurs comiques qui perturbent la lisibilité de l’action centrale (qui elle, n’a rien de comique). Non pas que leur pantomime soit hors sujet [au contraire, les comédiens Canio, Tonio, Nedda parodient eux-mêmes avec outrance, une scène théâtrale – d’adultère, 1001 fois vue sur les planches…] ; mais ce ballet décalé, déployé, est mal dosé, surtout à ce moment crucial. En outre qu’on nous explique le sens du grillage qui clôt depuis le début, l’espace scénique et dont

les barres verticales gênent constamment la visibilité des spectateurs, en particulier dans le tableau collectif qui recompose un splendide cortège religieux pour l’Assomption… Là encore rendu illisible par des éléments décoratifs. Dommage.

Fosse éruptive et poétique
Ténor bouleversant,
Débora Waldman et Tadeusz Szlenkier,
champions d’une production incandescente



**Couple sulfureux, tragique :
Galina Cheplakova (Nedda) et Tadeusz Szlenkier (Canio), Pagliacci.**

Heureusement le relief expressif des chanteurs comme le geste souverain de la cheffe **Débora Waldman**, produisent un véritable miracle sonore. La puissance poétique a jailli dans tout son éclat chez Mascagni et surtout chez Leoncavallo – la tenue de l'**Orchestre Dijon Bourgogne** atteignant un superlatif lyrique et expressif dans la 2ème partie [Pagliacci].

Outre le flux orchestral, souple, détaillé, subtilement caractérisé pour chaque séquence, d'un ouvrage à l'autre – conférant la cohérence de la soirée de Mascagni à Leoncavallo (et par là même, soulignant les filiations évidentes entre les

deux drames de 1890 puis 1892), **Débora Waldman** renouvelle la réussite de sa Tosca précédente in loco. Sa direction comprend et approfondit l'urgence intérieure de chaque partition, y compris pour les scènes collectives surtout chorales.
Ces chœurs d'ailleurs très habilement intégrés (superbement réalisés par le **Choeur de l'Opéra de Dijon**), détendent le fil de l'intrigue, tout en réintégrant le jeu des protagonistes dans un contexte historié et dans l'arrière plan … qui est chrétien, en particulier chez Mascagni, (au temps de Pâques) comme le rappelle Silvia Paoli en plaçant en fond de scène et en grandes lettres éclairées, la phrase italienne : » *Averti que Dio ti vede* » / Dieu t'a vu. …. Allusion à la responsabilité coupable que porte Turiddu, habité jusqu'au bout, par sa dette envers celle qui l'a aimé (Santuzza), qu'il n'aime plus, mais dont le sort est lié définitivement au sien (et de quelle façon)…



Ainsi observé par Dieu, si Turiddu doute, attiré par la sulfureuse Lola (impeccable **Valentine Lemercier**), il n'en

reste pas moins loyal et d’une force morale à la fois digne, impuissante, douloureuse, fidèle en tout point au lien qui l’attache à Santuzza (puissante **Anaïk Morel**). A contario celle-ci n’est que rage et pulsion, dévorée par le soupçon et le poison de la jalousie … qui la mènent à la dénonciation la plus ignoble. Les deux profils tout en s’opposant, soulignent dans chaque confrontation, la personnalité captivante de cet amant moral. La direction musicale ce soir, superlative, éclaire et révèle toutes les nuances psychologiques du personnage, tous les enjeux que sa relation avec Santa suscite – du grand art qui se montre à la hauteur de la nouvelle originelle de Giovanni Verga.

Anthologique, le ténor Tadeusz Szlenkier incarne Turiddu puis Canio, en en révélant pour chacun, chaque nuance émotionnelle de leur destin tragique…



Clown terrifiant et détruit, **Tadeusz Szlenkier**, est un inoubliable Canio (Pagliacci)

Palmes d’honneurs au ténor polonais **Tadeusz Szlenkier** déja remarqué dans ce même rôle (et dans ce même marathon vocal),… à Saint-Étienne dans une mise en scène remarquable signée Nicola Berloffa [février 2025], le ténorissimo savait incarner dans la même soirée, et Turiddu et Canio. Remarquable performance pour ne pas dire exploit mémorable, dans un tel style et avec cette constance impériale. Anthologique, le ténor éclaire toute la vérité trouble des deux caractères :

Turiddu, réfléchi et défait / Canio, sauvage et vengeur.
Deux êtres droits dans leur blessure, intenses, foudroyés : chez Mascagni, déjà abandonné à la mort [d'où ce baiser d'adieu qu'il réclame à sa mère (très crédible **Svetlana Lifar**) : l'air solo de Turiddu est le plus déchirant de la soirée, à cet instant de l'action justement (photo ci-dessous).



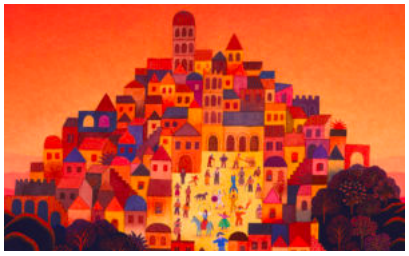
A l'inverse, sauvage et criminel, violent et impulsif mais aussi trahi par celle qui n'a pas su répondre à son idéal amoureux : Canio s'inscrit dans l'action la plus violente ;

tout l'intérêt du personnage, sa complexité qui ne se réduit pas à la seule violence d'un fou enragé, se révèlent ce soir ; dans le chant aussi puissant, juste, que subtil de Tadeusz Szlenkier, dont la noirceur insondable ne demandait qu'à se révéler, comme la si bien compris le démoniaque Tonio (hallucinant **Aleksei Isaev**, sorte de Iago tapi dans l'ombre, lui aussi dévoré par la jalousie, frustré de ne pouvoir posséder la même Nedda… Le baryton basse faisait dans l'opéra précédent (Cavalleria Rusticana), un Alfio mafieux, très à propos).

L'incarnation de Tadeusz Szlenkier est d'autant plus bouleversante [autant qu' à Saint-Étienne et davantage probablement] que **l'Orchestre Dijon Bourgogne** dirigé par **Débora Waldman** excelle, enivre littéralement le spectateur par sa justesse et son souffle dramatique. C'est un festival de climats suggestifs, d'émotions affleurantes, de couleurs elles aussi subtiles, dévoilant l'intelligence instrumentale, l'orchestration captivante des deux compositeurs ; on ne saurait détacher les mille réussites sonores de la soirée.
Sauf une assurément… le très attendu *intermezzo* orchestral qui ponctue l'action de Cavalleria, juste après la scène où Santa dénonce Turiddu à Alfio, qui ce soir, relève du miracle sonore ; Débora Waldman déplie les amples phrases des cordes, dans un souffle profond, éperdu, moment suspendu d'une ivresse que l'on croyait interdite dans un océan de convulsions rageuses, ultime respiration avant la plongée dans l'horreur finale. La cheffe sait exprimer toute la profondeur et l'activité des forces de la psyché ; une psyché éruptive et sauvage qui est au centre de tout opéra vériste, et dont l'Orchestre recueille et projette ce soir, et la violence acide et les espoirs vains.
Ainsi se précise la richesse psychologique des rôles de Turiddu et de Canio dont la fascinante justesse s'exprime aussi dans le chant même de l'Orchestre et quel orchestre : hypersensible, hyper émotif, coloré, rageur, d'une finesse caressante ; chez Mascagni, délivrant toute la tendresse des

personnages de Santuzza et de Turiddu ; chez Leoncavallo, restituant le cheminement d'un sauvage submergé par la trahison que lui cause sa compagne Nedda… une jalouse rage qui le mène à la folie criminelle.

Aux côtés du ténor vedette, dans un univers urbain dégradé où sévissent les délinquants, où des jeunes jouent au ballon (référence selon la metteure en scène aux banlieues de l'Italie du sud), Nedda et Tonio forment un couple très crédible (**Galina Cheplakova** et **Ramiro Maturana**), comme le ténor qui chante la partie d'Arlequin dans la pièce représentée (Beppe / **Grégoire Mour**)…



Dans l'immensité du vaisseau dijonais et malgré au début, une résonance assez gênante, la production s'avère particulièrement réussie ; l'**Orchestre de l'Opéra de Dijon** prend possession de la scène offrant l'accomplissement musical le plus saisissant. Pour le ténor **Tadeusz Szlenkier** qui confirme après Saint-Étienne sa formidable intensité, pour la parure flamboyante de l'Orchestre, pour la direction de la cheffe **Débora Waldman** : aussi à l'aise et inspirée que chez Mozart. Incontournable. Il reste **encore 2 dates à l'Opéra de Dijon**, à ne manquer sous aucun prétexte… **les 7 et 9 nov prochains**.

Infos & réservations : http://opera-dijon.fr/fr/au-programme/calendrier/saison-25-26/cavalleria-rusticana-pagliacci/

LIRE aussi **notre présentation de *Cavalleria Rusticana / I Pagliacci*** par Débora Waldman à l'Opéra de Dijon, les 5, 7 et 9 nov 2025 :

https://www.classiquenews.com/opera-de-dijon-les-5-7-9-nov-2025-mascagni-leoncavallo-cavalleria-rusticana-pagliacci-anaik-morel-tadeusz-szlenkier-debora-waldman-silvia-paoli/

Prochaine production lyrique à ne pas manquer à l'Opéra de Dijon : ***La Bohème* de Puccini**, les 11, 13, 15, 17 mars 2026 (Marta Gardolinska, direction / David Geselson, mise en scène), avec Angel Romero, Lucie Peyramaure, Yoann Dubruque, Florie Valiquette; Louis de Lavignère,… : http://opera-dijon.fr/fr/au-programme/calendrier/saison-25-26/la-boheme/#para_nb_1



approfondir

les mises en scènes de Silvia Paoli sur classiquenews

CRITIQUE, opéra. ANGERS, Grand-Théâtre, le 7 mai 2024. **PUCCINI : Tosca**. Myrto Papatanasiu, Andeka Gorrotxategi, Stefano Meo… Clelia Cafiero / Silvia Paoli.

CRITIQUE, opéra. ANGERS, Grand-Théâtre, le 7 mai 2024. PUCCINI : Tosca. Myrto Papatanasiu, Andeka Gorrotxategi, Stefano Meo… Clelia Cafiero / Silvia Paoli.

Déjà vue en 2022 lors de sa création à Nancy, cette production très convaincante tombe à pic pour célébrer en 2024 le centenaire de la mort de Giacomo Puccini. C'est même avant de voir celle présentée par l'Opéra de Dijon, dans quelques jours, l'une des plus justes et spectaculaires, au sens le plus noble du terme, écoutée cette année dans l'Hexagone.

CRITIQUE, opéra. NANTES, Théâtre Graslin, le 21 janv 2025. **VERDI : La Traviata**. Maria Novella Malfatti, Dyonisos Sourbis… Chœur d'Angers Nantes Opéra, ONPL, Laurent Campellone (direction) / Silvia Paoli (mise en scène)
https://www.classiquenews.com/critique-opera-nantes-opera-graslin-le-21-janv-2025-verdi-la-traviata-maria-novella-malfatti-dyonisos-sourbis-choeur-dangers-nantes-opera-onpl-laurent-campellone-direct/

Le regard de Silvia Paoli sur La Traviata est très juste et la production tient ses promesses : on retrouve d'ailleurs une

belle cohérence globale, pareille à sa précédente mise en scène : une Tosca, tout aussi glaçante et cynique, aux tableaux forts et esthétiquement fouillés (en mai 2024)… A Nantes, le spectacle expose sans autre aménagement, le corps féminin au désir des hommes en frac dès le début : la cohorte masculine très conforme et bien costumée piétine [au sens strict] toute dignité féminine

CRITIQUE, opéra. NANTES, Théâtre Graslin, le 21 janv 2025. VERDI : La Traviata. Maria Novella Malfatti, Dyonisos Sourbis… Chœur d'Angers Nantes Opéra, ONPL, Laurent Campellone (direction) / Silvia Paoli (mise en scène)

OPÉRA DE DIJON, les 5, 7, 9 nov 2025. MASCAGNI / LEONCAVALLO : Cavalleria Rusticana / I Pagliacci. Anaïk Morel, Tadeusz Szlenkier… Debora Waldman / Silvia Paoli

Cavalleria Rusticana puis *Pagliacci*... Deux opéras en une soirée ! Ou deux ouvrages d'une rare fulgurance tragique, réunis comme c'est la tradition. Outre la promesse d'une soirée forte en émotions, c'est aussi une gageure pour les chanteurs dont certains relèvent le défi de chanter dans l'un puis l'autre ouvrage, cumulant intensité et dépassement.

Ainsi dans cette production, l'excellent voire saisissant ténor polonais **Tadeusz Szlenkier,** qui chante Turiddu puis Canio, redoutables rôles dans lesquels nous avons pu l'applaudir la saison dernière à l'Opéra de Saint-Étienne, mars 2025 / Nicola Berloffa, mise en scène / lire notre critique : https://www.classiquenews.com/critique-opera-opera-de-saint-etienne-le-11-mars-2025-mascagni-cavalleria-rusticana-leoncavallo-i-pagliacci-tadeusz-szlenkier-julie-robard-gendre-valdis-jansons-alexandra-marcellier/

Cavalleria rusticana et Pagliacci plongent dans les passions tragiques qui brûlent les planches et sont au cœur de chacun, qu'il soit paysan sicilien [Cavalleria] ou bâteleur de foire [Pagliacci]. Avec, au bout du couteau, la jalousie comme arme fatale. Les héros ce soir tombent tous sous le poison des forces amoureuses ; possédé, chacun ne s'appartient plus ; il se détruit lui-même en emportant l'autre.

Créés en l'espace de deux ans (1890-1892), les 2 ouvrages « coups de poing » de Mascagni et Leoncavallo sont emblématiques du courant ***vériste***, spécificité italienne au début du siècle

qui apporte alors à l'opéra, le nouvel oxygène du réalisme le plus cru. Car » lo Vero » , c'est le vrai, le quotidien,… exit dorures et divinités : enfin l'on prend au sérieux le peuple, son âme, son cœur, ses rêves brisés. La violence et la sincérité de ses désirs… digne des princes et des puissants.

Elle-même comédienne, la metteuse en scène **Silvia Paoli** souligne en images fortes tout le souffle dramatique des situations, avec souvent en fin d'acte, un tableau visuellement spectaculaire [ainsi sa lecture picturale et sauvage de Tosca, réussite incandescente de la saison 23-24. Pour le diptyque de Saint Étienne, Silvia Paoli rend immédiate au spectateur la vérité de la scène, la cruauté brûlante des sentiments populaires. Tout comme ils étaient contemporains de leur public à la création, son Turiddu et sa Nedda [les amants maudits de Mascagni] nous parlent avec réalisme d'aujourd'hui et de quartiers en déshérence, où la vie est rude et sauvage.

Cheffe associée de l'Opéra de Dijon, **Débora Waldman** dirige les forces orchestrales et chorales de Dijon, rejointes par le Chœur de l'Opéra Orchestre national Montpellier.

Illustration © Jean Mallard / visuel de la nouvelle saison 2025 – 2026 de l'Opéra de Dijon

---

MASCAGNI : Cavalleria Rusticana / LEONCAVALLO : Pagliacci
OPÉRA DE DIJON – 3 représentations
mer 5 novembre 2025, 20h
ven 7 novembre 2025, 20h
dim 9 novembre 2025, 19h
Durée : 3h avec entracte entre les deux drames



Réservez vos places directement sur le site de l'Opéra de Dijon : https://opera-dijon.fr/fr/au-programme/calendrier/saison-25-26/cavalleria-rusticana-pagliacci/

Livrets de Guido Menasci & Giovanni Targioni-Tozzetti (Cavalleria rusticana) / Ruggero Leoncavallo (Pagliacci)

distribution

Direction musicale : Débora Waldman
Mise en scène : Silvia Paoli

CAVALLERIA RUSTICANA
Santuzza : Anaïk Morel
Turiddu : Tadeusz Szlenkier
Lucia Svetlana : Lifar
Alfio : Aleksei Isaev
Lola : Valentine Lemercier
La Madonne (comédienne) : Giusi Merli

PAGLIACCI
Nedda : Galina Cheplakova
Canio : Tadeusz Szlenkier
Tonio : Aleksei Isaev
Beppe : Grégoire Mour
Silvio : Ramiro Maturana

Danseuses et danseurs
Laura Bourguet, Richard Deshogues, Hemma Fiant, Régis Kiefer, Armando Rossi, Etienne Sarti

Orchestre Dijon Bourgogne
Chœur de l'Opéra de Dijon
Chef de chœur Anass Ismat
Chœur de l'Opéra Orchestre national Montpellier
Cheffe de chœur, Noëlle Gény
Maîtrise de Dijon

Décors : Emanuele Sinisi
Costumes : Agnese Rabatti
Lumières : Fiammetta Baldiserri
Chorégraphie : Emanuele Rosa

_____

CRITIQUE, opéra. OPÉRA DE SAINT-ÉTIENNE, le 11 mars 2025. MASCAGNI : Cavalleria Rusticana / LEONCAVALLO : I Pagliacci. Tadeusz Szlenkier, Julie Robard-Gendre, Valdis Jansons, Alexandra Marcellier… Christopher Franklin (direction) / Nicola Berloffa (mise en scène)

FUREUR, PASSION, CRIME… Rien ne manque chez Mascagni comme chez Leoncavallo ; le second semble même avoir tout absorbé du génie du premier … En programmant **CAVALLERIA RUSTICANA** (Rome,

1890) puis **I PAGLIACCI** (Milan,1892), deux opéras courts en une même soirée, **Eric Blanc de la Naulte**, directeur de l'opéra de Saint-Étienne, prolonge la réussite de Thaïs programmé en novembre dernier ; la nouvelle production réalise un sans faute qui est aussi avec le recul, un temps fort de cette saison lyrique 24 / 25 dans l'Hexagone. LIRE ici notre critique de THAÏS de Massenet (nov 2024 à l'Opéra de Saint-Étienne : https://www.classiquenews.com/opera-de-saint-etienne-massenet-nouvelle-production-de-thais-les-15-17-et-19-nov-2024-dans-la-mise-en-scene-de-pierre-emmanuel-rousseau-avec-jerome-boutillier-nathanael-et-ruth-iniesta-thais/)

Mascagni puis Leoncavallo livrent au début des années 1890 deux chefs d'œuvre absolus dont la tension voire la fureur tragique ont rarement été égalées à ce niveau. Le temps musical y fusionne avec l'urgence dramatique pour produire une flux cathartique continument saisissant. De l'un à l'autre drame : s'écoule une même lave orchestrale ; un même chant viscéral ; des contrastes volcaniques, une même exacerbation émotionnelle, une même instabilité psychique qui mène inéluctablement à la violence et au … meurtre.

Cavalleria Rusticana, I Pagliacci : Sommets véristes à l'Opéra de Saint-Étienne



Toutes les photos © Cyrille Cauvet – Opéra de Saint-Étienne 2025

Dans **CAVALLERIA RUSTICANA**, le metteur en scène **NICOLA BERLOFFA**, déjà venu à Saint-Étienne, évacue toute référence au milieu rural et villageois ; il opte pour le contexte ouvrier d'un vaste hangar industriel ; c'est une architecture grandiose dans son austérité (diaphane, lumineuse grâce aux somptueux éclairages de **VALERIO TIBERI**) dont l'espace démultiplié à la Piranese, souligne l'insignifiance humaine… Un splendide écrin pour contenir et exposer les passions les plus barbares ; où la population travailleuse défile ou se retrouve [pour l'air du vin chanté par Turiddu entre autres], avec de franches et très maîtrisées références au cinéma italien des années 1940 / 1950 [**Lire** à ce sujet **notre entretien avec Nicola Berloffa** :

https://www.classiquenews.com/entretien-avec-nicola-berloffa-metteur-en-scene-a-propos-de-cavalleria-rusticana-et-i-pagliacci-a-lopera-de-saint-etienne/].

DES PASSIONS EXTRÊMES ET BARBARES… Dans un premier tableau pendant l'ouverture, on y voit Santuzza démunie, inquiète sur un lit de fortune, mise à l'écart… Quand toutes les filles du village se laissent littéralement submergées et conquises par le chant solaire du ténor en coulisse…Cette première image est aussi juste que somptueuse.
Ces êtres détruits ne se possèdent plus. Nicola Berloffa révèle une compréhension très fine de la charge passionnelle des deux ouvrages.
Esthétique [formidable travail des lumières], fulgurante toujours très juste, la mise en scène clarifie le parcours émotionnel de chaque protagoniste, comme l'enjeu de chaque confrontation ; ce qui les enferme définitivement dans une obsession asphyxiante qui devient criminelle : ici Turridu tout en n'arrivant plus à communiquer avec Santuzza, se soucie de son avenir [confession à sa mère] c'est bien toute l'ambivalence du personnage qui en haïssant celle qui l'aime, au point de la frapper, se soucie cependant de son avenir ; à l'inverse, Santuzza dont le personnage ne varie guère entre la fureur et le délire victimaire commet l'irréparable en dénonçant Turiddu, avec les conséquences fatales que l'on connaît ; puis chez Leoncavallo, Canio / Paillasse dévoré par la jalousie [habilement manipulé par Tonio – comme Otello par Iago chez Verdi] ne peut manifester sa haine impuissante… vis à vis de Nedda, sans la tuer sur scène.



Vaste écrin architectural où s’exposent les passions les plus barbares – Cavalleria Rusticana / Toutes les photos © Cyrille Cauvet – Opéra de Saint-Étienne 2025

Nicola Berloffa prend au pied de la lettre l’intention et l’adresse du présentateur imaginé par Leoncavallo [librettiste de son propre opéra] dans **le prologue de PAGLIACCI** : l’action est celle d’êtres de cœur et de sang ; ce qui se passe sur scène est bien réel. Cette ambiguïté qui joue tout le potentiel du réalisme scénique plonge au cœur de la magie théâtrale, son illusion structurante ; ce qui vaut au dernier acte de PAGLIACCI, une intensité dramatique redoublée dans la superposition des deux actions : la scène des bouffons (Colombine et Arlequin bientôt surpris par le mari de la première) d’une part ; le cheminement obsessionnel de Canio l’acteur, submergé par la passion jalouse…de l’autre ; Nicola Berloffa imagine alors **un véritable ring de boxeurs** ou 2 combattants se battent sans retenue [comme une mise en abîme de l’affrontement passionnel et amoureux qui se joue

simultanément entre Nedda et Canio]. La brutalité et le sordide voire la barbarie dont parle Leoncavallo lui-même, sont ici magnifiquement représentés. Et c'est aussi un tour de force pour les choeurs présents tout autour de l'arène conflictuelle : **Chœur lyrique Saint-Étienne Loire**, **Chœur de la Maîtrise de la Loire**, de bout en bout impeccables, très astucieusement intégrés dans la mise en scène, dans une scénographique vraisemblable. Du très bel ouvrage.

TADEUSZ SZLENKIER
vériste accompli



L’exceptionnel Tadeusz Szlenkier dans le rôle de Turiddu puis (photo ci dessus), dans le rôle de Canio / Paillasse – Toutes les photos © Cyrille Cauvet – Opéra de Saint-Étienne 2025

Outre la violence qui s’expose sans complexe dans une fureur sauvage de l’un à l’autre drame, il revient aux chanteurs de relever les défis de cette conception si juste et si pertinente. En particulier le ténor polonais **TADEUSZ SZLENKIER**, véritable révélation de la soirée et pilier expressif des deux actions ; son mérite est d’autant plus convaincant et même impressionnant qu’il chante dans chaque action, le personnage le plus fort, le plus troublant aussi (Turiddu / Canio), auquel est réservé l’air le plus exigeant dramatiquement. Son tempérament d’acteur se double d’une

endurance admirablement tenue.
TADEUSZ SZLENKIER n'a pas seulement la puissance et une technique extrêmement solide [chantant aujourd'hui tous les héros verdiens et pucciniens sans omettre l'Empereur de La femme sans ombre de Richard Strauss (!)], il est aussi un acteur tragique saisissant de justesse, sachant éviter tout dérapage (c'est à dire tout pathos exacerbé), délivrant ce vérisme mesuré, incarné, avec un sens naturel du texte. Conviction du jeu, entre équilibre et intensité, sobriété mais présence dramatique, aigus faciles, soutenus, naturels, … ses qualités sont superlatives.

Dans Cavalleria c'est moins sa confrontation avec Santuzza qui touche, que ses duos avec sa mère [Mama] en particulier le dernier où il dit adieu en sachant qu'il est condamné à mort ; puis face à Alfio, quand il avoue sa tendresse pour Santuzza et son inquiétude quand au destin de celle-ci, s'il vient à mourir… Confession bouleversante à laquelle le chanteur sait conférer toute la vérité requise. L'acteur ici égale la puissance et la justesse émotionnelle du chanteur ; son chant est éblouissant d'intelligence. Même engagement superlatif dans I PAGLIACCI ou son fameux air final au bord du ring de boxe (avant de tuer Nedda), est lui aussi franc, direct, d'une étonnante sincérité. De bout en bout sa prestation est époustouflante et ses deux personnages, bouleversants. En exprimant toutes leurs failles profondes, l'acteur-chanteur touche au cœur.

À ses côtés, aussi convaincants, le baryton letton **VALDIS JANSONS** qui fait d'abord un Alfio de grande classe dans Cavalleria ; puis dans Pagliacci, le chanteur assure deux incarnations non moins abouties : en monsieur loyal, fin et mordant ; en Tonio, diabolique et noir sans outrance. D'ailleurs chaque soliste défend sa partie avec intensité à commencer par la Santuzza de **JULIE ROBARD-GENDRE**, vocalement très intense et surtout, la délicieuse, suave mais aussi grave Nedda d'**ALEXANDRA MARCELLIER**. Sans omettre, la Lola,

lumineuse, insouciante de **MARION VERGEZ-PASCAL** (l'antithèse absolue de Santuzza), ni le fin Beppe / Arlequin de **MARC LARCHER…**

Au relief des caractères, aussi troublants que captivants, spécifiquement comme on l'a vu dans le cas des Turiddu et Canio de l'exceptionnel **Tadeusz Szlankier**, répond la baguette fine, sensible, nuancée du chef américain **CHRISTOHER FRANKLIN**. Aussi détaillé que dramatique, le maestro n'omet pas d'intégrer sa maîtrise de contrastes saisissants dans un flux marqué par l'urgence et la vérité psychologique.

Esthétique, cinématographique, sans omettre la beauté sobre dès décors, réalisation exemplaire des ateliers de l'Opéra de Saint-Étienne, la production est l'une des plus convaincantes vues depuis ce début d'année. Les directeurs d'opéra et de salles seraient inspirés de la reprendre tant elle convainc de façon magistrale. Il reste une dernière représentation **jeudi 13 mars 2025** : https://www.classiquenews.com/opera-de-saint-etienne-cavalleria-rusticana-i-pagliacci-les-9-11-et-13-mars-2025-nicola-berloffa-mise-en-scene-christopher-franklin-direction/



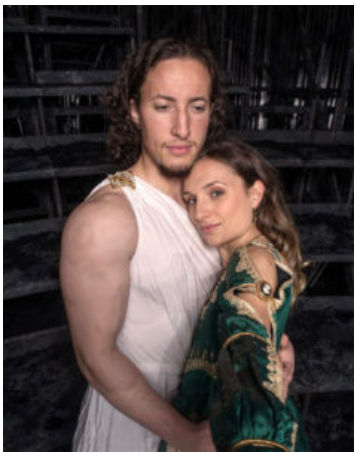
I Pagliacci : la double action du dernier tableau ; les 2 boxeurs sur le ring et l’action des comédiens bouffons au devant – Toutes les photos © Cyrille Cauvet – Opéra de Saint-Étienne 2025



HOMAGE à JEAN-LOUIS PICHON… Après les saluts, tous les artistes restent sur scène et chantent le final de PAGLIACCI autour d »un grand portrait de Jean-Louis Pichon qui fut directeur des lieux pendant 25 ans [1983-2008]. L’homme de théâtre nous a quitté en ce début mars 2025 ; toute la salle se lève alors pour lui dédier un magnifique et légitime hommage.

à venir à l’Opéra de Saint-Étienne

Prochaine production événement à l’Opéra de Saint-



Étienne : Samson et Dalila de Saint-Saëns : les 9, 11 et 13 mai 2025, Grand Théâtre Massenet / Direction : Guillaume Tourniaire / mise en scène : Immo Karaman – Réservez vos places directement sur le site de l'Opéra de Saint-Étienne : https://opera.saint-etienne.fr/otse/saison-24-25-1/spectacles//type-lyrique/samson-et-dalila/s-800/

LIRE aussi

LIRE aussi notre ENTRETIEN avec ÉRIC BLANC DE LA NAULTE, directeur de l'Opéra de Saint-Étienne : https://www.classiquenews.com/entretien-avec-eric-blanc-de-la-naulte-directeur-generale-et-artistique-de-lopera-de-saint-etienne-a-propos-de-la-nouvelle-saison-2024-2025/

LIRE aussi notre présentation de Cavalleria Rusticana et I Pagliacci à l'Opéra de Saint-Étienne dans la mise en scène de Nicola Beloffa (9, 11, 13 mars 2025) : https://www.classiquenews.com/entretien-avec-nicola-berloffa-metteur-en-scene-a-propos-de-cavalleria-rusticana-et-i-pagliacci-a-lopera-de-saint-etienne/

Présentation de la saison 2024 – 2025 par Éric Blanc de la Naulte, directeur de l'Opéra de Saint-Étienne :

> *ENTRETIEN avec Éric BLANC DE LA NAULTE, directeur général et artistique de l'Opéra de Saint-Étienne, à propos de la nouvelle saison 2024-2025*

_____

OPÉRA DE SAINT-ÉTIENNE. CAVALLERIA RUSTICANA / I PAGLIACCI (les 9, 11 et 13 mars 2025). Nicola Berloffa, mise en scène / Christopher Franklin, direction

L'Opéra de Saint-Étienne affiche 2 ouvrages lyriques parmi les plus

spectaculaires et passionnés du répertoire, dont l'action tragique et comme emportée par une urgence, submerge les protagonistes… Après une somptueuse production de *Thaïs* en ouverture de saison, voici sur le même mode radical, les amours exacerbés de Turiddu et Santuzza, puis de Nedda et Canio. Ici le réalisme de l'écriture, le génie de l'inspiration (en particulier chez Mascagni qui signe dans Cavalleria Rusticana, une premier chef d'œuvre absolu), la force de la construction dramatique produisent 2 ouvrages majeurs du vérisme italien.

Les amoureux de cinéma se souviennent que Le Parrain III, de Coppola, est construit sur la trame de ***Cavalleria rusticana***, l'opéra saisissant de Mascagni. Le fils du parrain chante le premier rôle à l'Opéra de Palerme, tandis que sa fille meurt sur les marches, telle une héroïne lyrique. Cependant pas de parrains de la mafia dans l'opéra de Mascagni : deux anciens amants se déchirent le jour de Pâques en Sicile, un adultère éclate au grand jour et la vengeance se trame. Souvent associé à Cavalleria rusticana, l'opéra en deux actes ***I Pagliacci*** est joué à la suite. Contemporain de celui de Mascagni, le drame de Ruggero Leoncavallo relate comment un comédien, un 15 août en Calabre, tue sa femme et l'amant de celle-ci, en pleine représentation. Les deux oeuvres incarnent dans leur coupe fulgurante, le courant vériste, mouvement qui traversa l'opéra à la fin du XIXème et au début du XXème siècles. Nourri de

naturalisme, il prolonge les ressorts de l’opéra romantique, à travers une action populaire.

Fidèle à cet esprit, le metteur en scène **Nicola Berloffa** déplace les deux actions dans le nord de l’Italie : brouillard et gel de la Padanie de l’après-guerre, si cher au néoréalisme social ; … un monde où le drame de l’Histoire et de la lutte des classes rehausse davantage la pression intenable entre les protagonistes emprisonnés dans un sempiternel hiver passionnel. Chaque représentation sera pour les spectateurs stéphanois, l’occasion de retrouver deux artistes déjà remarqués : la soprano perpignanaise Alexandra Marcellier, qui avait impressionné le public dans Madama Butterfly en 2021 (tant par sa voix que par son jeu) ; et le metteur en scène italien Nicola Berloffa dont le public de Saint-Étienne avait applaudi l’Hamlet à l’hiver 2022.

CAVALLERIA RUSTICANA / I PAGLIACCI

Mascagni / Leoncavallo
GRAND THÉÂTRE MASSENET
Dimanche 9 mars 2025 : 15h
Mardi 11 mars 2025 : 20h
Jeudi 13 mars 2025 : 20h



RÉSERVEZ vos places directement sur le site de l’Opéra de Saint-Étienne :
https://opera.saint-etienne.fr/otse/saison-24-25-1/spectacles/
/type-lyrique/cavalleria-rusticana-i-pagliacci/s-799/

tarif A • De 10 € à 63 €
Durée 2h40 environ,
entracte compris
langue : chanté en italien, – surtitré en français

Propos d’avant-spectacle
Par Cédric Garde, professeur agrégé de musique, une heure avant chaque représentation.
Gratuit sur présentation du billet du jour.

L’Opéra en famille
Contactez les relations avec les publics afin d’être accompagné dans le choix de votre sortie lyrique avec vos enfants !
04 77 74 83 31 – opera.abonnements@saint-etienne.fr

Cavalleria rusticana,
livret de Guido Menasci et Giovanni Targioni-Tozzetti
D’après une histoire de Giovanni Verga
Création le 17 mai 1890 au Teatro Costanzi de Rome

I Pagliacci,
livret de Ruggero Leoncavallo
Création le 21 mai 1892 au Teatro dal Verme de Milan

Direction musicale : **Christopher Franklin**
Mise en scène, costumes : **Nicola Berloffa**

Décors, scénographie : Andrea Belli
Lumières : Valerio Tiberi
Chorégraphie : Luigia Frattaroli

Cavalleria rusticana
Santuzza : Julie Robard-Gendre
Mamma Lucia : Doris Lamprecht
Lola : Marion Vergez-Pascal
Turiddu : Tadeusz Szlenkier
Alfio : Valdis Jansons

I Pagliacci
Nedda : Alexandra Marcellier
Canio : Tadeusz Szlenkier
Tonio : Valdis Jansons
Silvio : Matteo Loi
Beppe : Abel Zamora

Orchestre Symphonique Saint-Étienne Loire

Choeur Lyrique Saint-Étienne Loire
Laurent Touche, direction

Choeur de la Maîtrise de la Loire
Jean-Baptiste Bertrand, direction

Décors et costumes réalisés par
les ateliers de l'Opéra de Saint-Étienne

Précédente production lyrique à l'opéra de Saint-Étienne :
Thaïs de Massenet (nov 2024) :

https://www.classiquenews.com/critique-opera-saint-etienne-opera-le-17-nov-2024-massenet-thais-jerome-boutillier-ruth-iniesta-leo-vermot-desroches-carlo-dabramo-victorien-vanoosten-pierre-emmanuel-ro/

CRITIQUE, opéra. SAINT-ETIENNE, Opéra, le 17 nov 2024. MASSENET : Thaïs. Jérôme Boutillier, Ruth Iniesta, Léo Vermot-Desroches, Carlo D'Abramo… Victorien Vanoosten / Pierre-Emmanuel Rousseau

---

CRITIQUE, opéra. ANGERS, le 5 octobre 2024. MASCAGNI : Il Piccolo Marat. Matteo Lorenzo Pietrapiana, Stavros Mantis, Andrea Silvestrelli, Samuele Simoncini.. ONPL, Orchestre National des Pays de la Loire, Mario Menicagli (direction)

ANGERS NANTES OPÉRA frappe fort pour ce premier volet de sa nouvelle saison 2024 – 2025. Un choc comme on aime en ressentir à l'opéra : preuve qu'il existe encore des partitions superbement construites qui suscitent réflexion et analyse, tant la justesse de ce que l'on écoute et voit, reste pertinent. Glaçant mais pertinent.

Les admirateurs de son opéra premier aussi flamboyant qu'enivrant « Cavalleria Rusticana » (1890), pilier du vérisme le plus convaincant, pourront être désarçonnés par la rudesse, l'âpreté, la violence aussi dont **Mascagni** fait preuve dans « **Il Piccolo Marat** » (créé à Rome le 2 mai 1921). C'est que le sujet le commande ; en cela saluons le directeur d'Angers Nantes Opéra, Alain Surrans de faire [re]découvrir ainsi aux ligériens, une séquence méconnue de leur propre histoire où des crimes atroces, organisés sur la Loire ont atteint un sommet d'inhumanité totale [ce qu'exprime parfaitement, dans son agitation psychique, le personnage du charpentier réquisitionné par l'infâme L'Orco]. Les barques et leur fond commandé permettent ainsi de perpétrer un massacre cynique, une planification qui en préfigurent d'autres, dans la litanie écœurante des actes politiques barbares.

Ainsi ce qui fait ici la force de l'ouvrage, c'est moins les vertiges sentimentaux supposés de la part d'un compositeur italien au réalisme post vériste (en particulier post puccinien), qu'une réflexion quasi philosophique et même politique de son sujet : Mascagni très impliqué jusque dans la rédaction du livret, a parfaitement mesuré les enjeux d'une action qui s'inscrit sous le régime de la Terreur

révolutionnaire française, ses délires et outrances, avec toutes les dommages collatéraux envisageables. Souvent au détriment du peuple malgré l'affiche des gouvernants qui en son nom proclament agir « pour son bien ». Mascagni ne suit pas l'exemple précédent de Giordano dans Andrea Chénier de 1896 : il préfère exprimer le tumulte des agissements collectifs et sanglants : un opéra digne de la peinture d'histoire, plutôt que la célébration d'un héros identifié.

Le premier tableau est sans ambiguïté : tout sentimentalisme en est banni et le spectateur est immergé dans les remous d'une foule hystérisée par la faim, prête à tout débordement pour satisfaire ici des besoins primaires. L'ampleur et même la sauvagerie du chœur soulignent la franchise d'un Mascagni hautement dramatique qui sert avant toute séduction mélodique, l'expressivité et la vérité d'une scène de folie collective.
Quel contraste avec le premier chœur d'ouverture qui implore la protection de Marie pour une mort sereine… Rien de tel en vérité pour les noyés de la Loire auxquels est précisément réservée la pire des tortures mortelles : l'assassinat collectif par noyade. Ayant rappelé ce préliminaire saisissant, l'action peut donc dérouler son horreur indépassable.

La production qui se suffit parfaitement d'une mise en espace provient du Teatro Goldoni de Livourne sous la direction efficace du chef **Mario Menicagli**, particulièrement impliqué par la recréation de l'ouvrage ; sa direction renforce et l'expression sourde et diffuse d'une angoisse progressive à mesure que les tableaux s'enchaînent, et la cruauté directe, crue, répétée qui se réalise sur les planches. Le mal absolu incarné par le personnage de L'Orco s'impose à chacun des protagonistes ; la basse **Andrea Silvestrelli** a la profondeur vocale et la présence physique d'un rôle parmi les plus démoniaques de l'opéra : plus infect encore que le Scarpia de Puccini. Chacun affronte ce tyran ivrogne, manipulateur, abonné au larcin et à la torture.

Mascagni a construit le drame en clarifiant progressivement la relation amoureuse entre la nièce (martyrisée de L’Orco, Mariella) et le Petit Marat, duo complice dès le départ (pour l’affaire du panier et ses prétendues victuailles) puis de plus en plus fusionnel, au moment où les deux cœurs soudés entravent L’Orco, avant que le Charpentier (excellent **Stavros Mantis**) ne lui assène le dernier coup, fatal.

Le soldat contre L’Orco



Mariella, Le Petit Marat, L'Orco à l'acte III © Garance Wester pour Angers Nantes Opéra

Un personnage relève contre toute attente une épaisseur dramatique et psychologique de première importance : le soldat. Il est vrai que le chant solide, lumineux, droit de l'impeccable **Matteo Lorenzo Pierrapiana** (qui chante aussi Germont père dans La Traviata) contribue largement à la crédibilité impressionnante de ce rôle axial : voix de la vérité, présence idéale, à la fois fragile et ferme [il est aussi le plus convaincant et le plus juste de la distribution], le soldat fustige les manipulations et les abus, comme les discours mensongers ; glaive splendide de la justice et de l'équité, il accuse directement l'Assassin d'Arras : Robespierre, et à travers lui, les exactions iniques de L'Orco ; il dénonce, dévoile et révèle l'ignominie d'un pouvoir abusif ; il est la voix de la liberté et des valeurs humanistes les plus admirables, un archange célébrant l'amour

et la fraternité. Mais la foule manipulable se montre sourde à son exhortation vertueuse et préfère suivre aveuglément les propos infects du tyran, expert dans l'art de retourner la foule en sa faveur. Le soldat se fait donc massacrer, sur une table, sans autre forme de procès.

Pour autant sa mort n'aura pas été inutile car les valeurs qu'il incarne (et qu'il a proclamé en début d'acte), se concrétisent à l'acte III, – le plus terrifiant, dans le combat des deux amants Mariella et Le Petit Marat, contre L'Orco. Dans ces deux derniers rôles **Rachele Schinasi** et le ténor **Samuele Simoncini** ne manquent pas de décibels ni de résilience face au démon…

Sur le plan du sujet, Mascagni opère comme une reprise actualisée du Fidelio de Beethoven : le Petit Marat, révolutionnaire zélé, acquis à la cause des partisans républicains, et récente recrue de L'Orco, est en réalité le fils de la princesse de Fleury, soit le prince Jean-Charles de Fleury dont le seul but est de libérer des griffes du despote, sa mère incarcérée avec d'autres nobles et comme eux, humiliée, dépouillée, condamnée à la noyade dans la Loire). Marat serait comme Fidelio, un agent de la vengeance et aussi une figure admirable de courage, approchant au plus près le démon pour mieux le tromper et libérer la personne séquestrée, promise à la mort.

L'Acte III est une course infernale, un cauchemar où la terreur le dispute à la barbarie active, dominée par la figure diabolique de L'Orco dont la bestialité s'exprime sans limite, tel un bourreau omnipotent… Toute la construction de l'opéra développe en tableaux noirs voire écœurants, un drame qui dénonce la brutalité barbare d'un pouvoir aussi autoritaire qu'il est mensonger. Scène de terreur et de harcèlement, scène d'assassinat, scène de folie collective comme il a été dit précédemment ; tout conspire pour créer peu à peu un climat anxiogène et étouffant jusqu'à la scène ultime, libératrice.



L’Orchestre national des Pays de la Loire porte la partition à son incandescence, sa perversité noire (en particulier au début de l’action, dans les scènes chorales déchaînées) ; comme il sait aussi étirer une soie plus enveloppante et subtilement mélodieuse à la première apparition du soldat… Un rayon éclatant et soudain dans un tunnel sombre et lugubre. **Le Chœur d’Angers Nantes Opéra** est plus qu’engagé : percutant.

Saluons Angers Nantes Opéra pour cette découverte spectaculaire dévoilant l’un des derniers ouvrages de Mascagni dont l’intelligence et la force dramatique éclairent un pan terrifiant de l’histoire nantaise. Car au delà de l’épisode historique, le compositeur a conçu un hymne d’amour et de fraternité contre le despotisme.



Toutes les photos © Garance Wester pour Angers Nantes Opéra

CRITIQUE, opéra. ANGERS, le 5 octobre 2024. MASCAGNI : Il Piccolo Marat. Matteo Lorenzo Pietrapiana, Stavros Mantis, Andrea Silvestrelli, Samuele Simoncini.. ONPL, Orchestre National des Pays de la Loire, Mario Menicagli (direction)

LIRE aussi notre présentation d'Il Piccolo Marat de Mascagni à l'affiche d'Angers Nantes Opéra : https://www.classiquenews.com/angers-nantes-opera-mascagni-il-piccolo-marat-creation-francaise-nantes-les-2-3-oct-angers-le-5-oct-2024-samuele-simoncini-mario-menicagli-sarah-schinasi/

ANGERS NANTES OPÉRA. MASCAGNI : Il Piccolo Marat (création française). NANTES les 2 & 3 oct – ANGERS, le 5 oct 2024 – Mario Menicagli / Sarah Schinasi

Prochains événements

Prochains événements à ne pas manquer à ANGERS NANTES OPÉRA : Ballet ***CLOSE UP*** de Noé Soulier, du 9 octobre 2024 au 26 janvier 2025 – « ***Rhapsodie Bohémienne / ça va mieux en le chantant*** », atelier de chant ouvert à tous, les 15 et 16 octobre 2024 – PLUS D'INFOS sur le site d'ANGERS NANTES OPÉRA saison 2024 – 2025 : https://www.angers-nantes-opera.com/

Entretien

LIRE aussi **notre ENTRETIEN avec Alain SURRANS, directeur général d'ANGERS NANTES OPÉRA**, à propos de la saison 2024 – 2025, temps forts, productions nouvelles et en création, place du chant, « démocratie culturelle », … : https://www.classiquenews.com/entretien-avec-alain-surrans-directeur-general-dangers-nantes-opera-a-propos-de-la-nouvelle-saison-2024-2025/

> *ENTRETIEN avec Alain SURRANS, directeur général d'ANGERS NANTES OPÉRA, à propos de la nouvelle saison 2024 – 2025.*

COMPTE RENDU, critique. ARTE, le 3 août 2019. MASCAGNI : Cavalleria Rusticana, production du San Carlo de

Naples dans les rues de Matera (Juraj Valcuha)



COMPTE RENDU, critique. ARTE, le 3 août 2019. MASCAGNI : Cavalleria Rusticana, production du San Carlo de Naples dans les rues de Matera. En début de soirée, au moment de la présentation de l'opéra par les équipes d'ARTE, soit 3 présentateurs (pas moins) en français, italien (langue locale) et allemand, on a commencé par avoir très peur : problème de son, confusion des textes de chacun qui se télescopent, méli mélo entre les traductions simultanés… ce fut un joyeux chaos, d'autant plus déroutant que les animations populaires, évoquant le combat du bien contre le mal dans les rues de la cité élue de Matera, – capitale européenne de la culture 2019, étaient pour le moins mal filmées et tombaient comme un cheveux dans la soupe…quel rapport avec le sujet de l'opéra qui suit ? Pas facile de programmer de tels directs lyriques.

Pâques sanglantes à Matera

_____



Enfin la partition commence et le flux naturel du spectacle s'organise : de fait, la bonne surprise attendue se réalise et les décors de la ville utilisés déjà par Pasolini pour sa *Passion du Christ* font miracle, d'autant plus éclairés de nuit, avec des vues aériennes que permettent les drones.
Le souffle de l'opéra vériste de Pietro Mascagni (1890), chef d'œuvre absolu de la scène italienne a pu se concrétiser par la force visuelle d'un spectacle d'opéra en plein air, où solistes et choristes professaient parmi la foule des spectateurs massés sur une grande place de la cité minérale (Piazza San Pietro caveoso).
Le vérisme assumé et abouti de Mascagni s'accomplit dans ce drame simple des petites gens, paysans laborieux, filles entières, charretier bourru mais droit dans ses bottes… La passion qui anime Santuzza (ardente et tendre **Veronica Simeoni**, pilier de cette production) éclate au grand jour vis à vis de Mama Lucia ; elle aime toujours Turiddu qui revient au village le dimanche de Pâques (trop fragile et instable Roberto Aronica, le maillon faible de cette soirée : voix engorgée, émission étrange et peu naturelle, piètre présence scénique).

Mais celui ci la délaisse pour une autre, Lola (sulfureuse **Leyla Martinucci** au soprano velouté et sensuel). Pourtant la belle est mariée… au travailleur Alfano (impeccable **George Gagnidze** : solide et bestial)…
D'une jalousie l'autre, passant d'une âme dévastée à une autre, de Santuzza à Alfio, l'agent du pire se concrétise (soit l'œuvre de la jalousie) : Santuzza révèle la liaison de Lola et de Turiddu au mari cocufié Alfio… lequel ne tarde pas au couteau à saigner le séducteur.

Entre temps de sublimes airs, qui fouillent et étreignent l'âme tourmentée des protagonistes (Santuzza s'adressant à Mama Lucia qui est la mère attérée de Turiddu / puis Turiddu à sa mère, dans une scène d'adieu déchirante) hissent la partition au niveau du meilleur Puccini. Il faut dire que la direction du chef **Juraj Valcuha** ne manque ni de tension, ni de lyrisme ni d'accents expressifs, intelligemment négociés pour cette captation en direct et en plein air : le maestro fait preuve d'une grande cohérence et d'une solide sensibilité (superbe intermède orchestral au mi temps du drame). Les instrumentistes du Teatro San Carlo ont relevé le défi de la performance avec une réelle finesse, qualité moins évidente de la part du chœur. Globalement, la ville de Matera ne pouvait trouver meilleure publicité.

COMPTE RENDU, critique. ARTE, le 3 août 2019. MASCAGNI : Cavalleria Rusticana, production du San Carlo de Naples dans les rues de Matera.

Pietro Mascagni : Cavalleria Rusticana
Opera en un acte – livret de Giovanni Targioni-Tozzetti et Guido Menasci, d'après la nouvelle de Giovanni Verga
Création : Roma, Teatro Costanzi, 17 mai 1890

Juraj Valčuha, direction
Orchestra e Coro del Teatro di San Carlo

Santuzza, Veronica Simeoni
Turiddu, Roberto Aronica
Mamma Lucia, Elena Zilio Alfio, George Gagnidze Lola, Leyla Martinucci

LIRE aussi notre présentation de Cavalleria Rusticana à Matera sur ARTE
http://www.classiquenews.com/arte-cavalleria-rusticana-de-mascagni-dans-les-rue-de-matera/

ARTE, CAVALLERIA RUSTICANA de MASCAGNI dans les rue de MATERA



ARTE, sam 3 août 2019, MASCAGNI : CAVALLERIA RUSTICANA (1890). Dans les rues du village de MATERA, l'opéra saisissant et tragique du jeune Mascagni, ***Cavalleria Rusticana*** **(1890)** se déploie, dans les airs jaloux de Sentuzza ; à travers l'amour réchauffé de Turiddu, rabiboché avec Lola. Mais c'est sans

compter la haine frustrée et l'impuissante folie de Sentuzza qui dénonce l'adultère à l'époux de Lola, le riche Alfio dont le tempérament sanguin, bestial aura raison du jeune homme. Il a trahi Sentuzza : il doit le payer de sa vie. Mascagni signe un chef d'œuvre lyrique absolu, aussi court et fulgurant que passionnel et ardent. L'orchestration est somptueuse (et compte l'un des intermèdes les plus bouleversants de tout l'opéra italien) ; l'écriture moderne, réaliste et incandescente : le modèle dramatique, efficace et franc de Verdi est assimilé, mais dans cette veine vériste qui traite désormais les gens du petit peuple et les drames de la rue, plutôt que les romans chevaleresques ou les héros de la littérature « noble ». En Sicile, ainsi en ce dimanche de Pâques, la passion très profane d'une maîtresse délaissée et abandonnée se mue en horreur vengeresse…

ARTE, sam 3 août 2019, 20h50. MASCAGNI : CAVALLERIA RUSTICANA (1890). Dans les rues du village de MATERA

SYNOPSIS

La jalousie dévorante et criminelle fait les bons drames passionnels en particulier sur la scène lyrique. En Sicile, le dimanche de Pâques, Santuzza se désespère, démunie et trahie : elle a perdu l'amour de son ancien amant Turiddu qui en aime

une autre Lola, l'épouse du charretier Alfio. Santuzza a beau se confier à la propre mère de Turiddu (Mamma Lucia), rien ne peut adoucir le ressentiment et la haine, le désir de vengeance et la tentation du meurtre qui envahissent l'esprit de l'amoureuse humiliée. L'action se déploie comme un relief antique : sans dilution, droit au but, épure, expsoition, embrasement, catastrophe. Mascagni compose sa partition en 1890 (deux années avant I Pagliacci de Leoncavallo, autre partition courte et fulgurante avec laquelle Cavalleria est souvent couplée dans la même soirée) : c'est le manifeste de toute une esthétique à l'opéra. Franche, immédiate, réaliste : l'opéra vériste ou naturaliste est né sous sa plume car le drame est court, concis, resserré, d'une irrépressible activité et sur une durée très limitée (ici 1h10mn selon les versions). A la fin du siècle où se répand le poison du wagnérisme, l'Italie post verdienne a trouvé la forme lyrique capable de proposer une alternance à l'opéra allemand et français. **Production 2019 du San Carlo de Naples / Juraj Valcuha, direction.**

PÂQUES SANGLANTES

GENESE et ENJEUX d'une partition éblouissante

L'ouvrage est une commande de l'éditeur Sonzogno, soucieux d'organiser un concours musical pour repérer de nouveaux talents. Pietro Mascagni (1863-1945) remporte haut la main la compétition: il n'a que 27 ans. Cavalleria Rusticana est créé au Teatro Costanzi de Rome le 17 mai 1890. La violence des passions, le huit clos s'intéressant aux petites gens de la campagne sicilienne, surtout les pages orchestrales qui rétablissent le drame dans le souffle des éléments, au sein

d’une nature à la fois flamboyante mais indifférente, renforcent l’impact tragique et poétique de l’ouvrage sur les spectateurs. Cavalleria rusticana est un immense succès dès sa création et depuis lors jamais démenti.

Personnages

Santuzza, une jeune paysanne (soprano)
Turiddu, un jeune paysan (ténor)
Mamma Lucia, la mère de Turiddu (contralto)
Alfio, un charretier (baryton)
Lola, la femme d’Alfio (mezzosoprano)
Villageoises et villageois (chœurs)

Argument

Dès le début, Mascagni joue le contraste : l’ouverture développe le désespoir de Santuzza auquel succède la sérénade de Turiddu à Lola, sa nouvelle maîtresse; alors que le village entier rentre dans l’église en ce jour de Pâques, Santuzza interroge Lucia, vendeuse de vins, afin de savoir où se trouve son fils, Turiddu.

Survient Alfio le charretier qui désire boire du vin… mais Turiddu qu’il a pourtant aperçu près de chez lui, est parti en chercher pour sa mère Lucia.

Après qu’elle confesse à Lucia, son amour malheureux avec Turiddu, Santuzza se querelle avec ce dernier devant l’église. Le jeune homme la maltraite et Santuzza le maudit. Alfio sort alors de l’église et pour se venger, Santuzza lui apprend la liaison de sa femme Lola avec Turiddu : Alfio furieux et accablé quitte la place du village, Santuzza prise de remords part à sa suite.

Mascagni place alors un sublime intermezzo qui exprime et le souffle de la campagne, la violence du drame, et l’annonce de la catastrophe à venir…

De fait, sur la place, Turiddu propose un verre à Alfio mais celui ci refuse tout net, provoquant le jeune homme en duel au couteau. Les deux hommes se battent et Turiddu y laisse la vie : sur la place, sa mort est annoncée. Mamma Lucia et Santuzza

pleurent leur désespoir.

Iris de Mascagni à Montpellier



MONTPELLIER. Mardi 26 juillet 2016, 20h. Mascagni : Iris. Sonya Yoncheva est Iris. En direct de Montpellier. Elle vient de triompher dans La Traviata à l'Opéra Bastille, puis sort victorieuse de la même façon dans l'enregistrement attendu des Noces de Figaro en provenance de Baden Baden été 2015 (parution de juillet 2016 chez Deutsche Grammophon). En 1898, soit huit ans après son premier chef d'œuvre, *Cavaleria Rusticana* (créé en mai 1890), Mascagni frappe un nouveau grand coup : comme Clétie (changée en tournesol, selon les Métamorphoses du magicien conteur Ovide), *Iris*, elle aussi ne révère que le soleil. L'auteur du chef d'oeuvre Cavalleria Rusticana, vrai manifeste du vérisme musical, saisissant par ses effluves lyriques comme ses atmosphères vaporeuses iridescentes à l'orchestre, se passionne pour l'épopée de la

fille fleur, Iris, innocente victime de la barbarie des hommes. Comme ses confrères tentés par l'orientalisme, proche en cela des fantasmagories japonisantes de Madame Chrysanthème (André Messager), inspirée de Loti, et bientôt de la tragique Madame Butterfly (Puccini), Mascagni s'entiche lui aussi de la grâce extrême-orientale, matière à de riches évocations symphoniques dont la poésie instrumentale et mélodique renouvelle la réussite de Cavaleria. A l'heure de l'Art nouveau, Iris évoque immanquablement une rêverie voluptueuse porteuse d'un érotisme musical qui devrait se révéler idéal au timbre charnel et élégantissime de la diva du moment, la bulgare **Sonya Yoncheva**.

En créature du désir et de l'amour souverain, la soprano qui entretient une relation amoureuse avec la France et Paris : cf son premier cd événement édité par Sony « Paris mon amour », CLIC de CLASSIQUENEWS) devrait éblouir par son timbre velouté, naturel, d'une sensualité adolescente, d'une sincérité irrésistible (celle-là même qui fait le miracle de sa Comtesse mozartienne).
Iris est la proie de tous les désirs masculins, dévoilée telle Phryné, aux fantasmes masculins par le tenancier d'une maison de geishas au service du séducteur qui la courtise, maudite par son père, elle ne doit son salut qu'à l'astre des jours qui l'accueille en son ciel.
Mais humiliée, sacrifiée sur la terres des hommes indignes, Iris est sauvée par son adoration au soleil, et l'hymne qui en découle, l'Hymne au soleil, célèbre à juste titre, affirme l'ivresse raffinée du Mascagni orchestrateur, mélodie aguerri, toujours admiré pour son tempérament dramatique et poétique. C'est dire l'événement que constitue la recréation d'Iris de Mascagni au Festival Radio France et Montpellier ce 26 juillet 2016.

PIETRO MASCAGNI 1863-1945
Iris
Opéra en 3 actes (1898)

Livret de Luigi Illica
Version de concert

Sonya Yoncheva, soprano, Iris Andrea Carè, ténor, Osaka
Gabriele Viviani, baryton, Kyoto
Nikolay Didenko, basse, Il Cieco
Paola Gardina, mezzo-soprano, Una Guècha
Marin Yonchev, ténor, Il Cenciaiulo
Karlis Rutentals, ténor (soliste du chœur de la Radio Lettone), Un Merciaiuolo
Laurent Sérou, baryton (soliste du chœur de l'Opéra de Montpellier) : Un Cenciaiuolo

Chœur Opéra national Montpellier Languedoc-Roussillon
Chef de chœur Noëlle Gény
Chœur de la Radio Lettone
Chef de chœur Sigvards Klava
Orchestre national Montpellier Languedoc-Roussillon
Chef de chant Anne Pagès-Boisset

Domingo Hindoyan, direction

Synopsis

Au Japon, XIXe siècle. Acte 1 : Encore pure et préservée, la jeune Iris qui s'occupe de son père aveugle est désirée par le jeune et riche Osaka. L'un de ses rêves est prémonitoire : sa poupée est violentée par des monstres… A la faveur d'une représentation de marionnettes sur le thème de l'amour et de la mort, Iris est enlevée par Osaka et son complice, Kyoto, proxénète, propriétaire d'une maison de geishas.

Acte 2. Iris se réveille captive dans la maison des plaisirs qui la comble de confort. Kyoto l'expose au désir des passants de plus en plus insistants ; survient son père qui croyant que sa fille a vendu son corps, la punit en la couvrant de boue.

Acte 3. A demi consciente, Iris reçoit alors la visite de trois allégories Veulerie, Luxure et Egoïsme et remet son sort

au soleil en un hymne devenu culte.

VOIR la présentation d'Iris de Mascagni sur **le site du Festival de Radio France et Montpellier 2016**

Recréation d'Iris de Mascagni à Montpellier



France Musique. Mardi 26 juillet 2016, 20h. Mascagni : Iris. Sonya Yoncheva est Iris. En direct de Montpellier. Elle vient de triompher dans La Traviata à l'Opéra Bastille, puis sort victorieuse de la même façon dans l'enregistrement attendu des Noces de Figaro en provenance de Baden Baden été 2015 (parution de juillet 2016 chez Deutsche Grammophon). En 1898, soit huit ans après son premier chef d'œuvre, *Cavaleria Rusticana* (créé en mai 1890), Mascagni frappe un nouveau grand coup : comme Clétie (changée en tournesol, selon les Métamorphoses du magicien conteur Ovide), *Iris*, elle aussi ne révère que le soleil. L'auteur du chef d'oeuvre Cavalleria Rusticana, vrai manifeste du vérisme musical, saisissant par ses effluves lyriques comme ses atmosphères vaporeuses iridescentes à l'orchestre, se passionne pour l'épopée de la fille fleur, Iris, innocente victime de la barbarie des hommes. Comme ses confrères tentés par l'orientalisme, proche en cela des fantasmagories japonisantes de Madame Chrysanthème (André Messager), inspirée de Loti, et bientôt de la tragique

Madame Butterfly (Puccini), Mascagni s'entiche lui aussi de la grâce extrême-orientale, matière à de riches évocations symphoniques dont la poésie instrumentale et mélodique renouvelle la réussite de Cavaleria. A l'heure de l'Art nouveau, Iris évoque immanquablement une rêverie voluptueuse porteuse d'un érotisme musical qui devrait se révéler idéal au timbre charnel et élégantissime de la diva du moment, la bulgare **Sonya Yoncheva**.

En créature du désir et de l'amour souverain, la soprano qui entretient une relation amoureuse avec la France et Paris : cf son premier cd événement édité par Sony « Paris mon amour », CLIC de CLASSIQUENEWS) devrait éblouir par son timbre velouté, naturel, d'une sensualité adolescente, d'une sincérité irrésistible (celle-là même qui fait le miracle de sa Comtesse mozartienne).
Iris est la proie de tous les désirs masculins, dévoilée telle Phryné, aux fantasmes masculins par le tenancier d'une maison de geishas au service du séducteur qui la courtise, maudite par son père, elle ne doit son salut qu'à l'astre des jours qui l'accueille en son ciel.
Mais humiliée, sacrifiée sur la terres des hommes indignes, Iris est sauvée par son adoration au soleil, et l'hymne qui en découle, l'Hymne au soleil, célèbre à juste titre, affirme l'ivresse raffinée du Mascagni orchestrateur, mélodie aguerri, toujours admiré pour son tempérament dramatique et poétique. C'est dire l'événement que constitue la recréation d'Iris de Mascagni au Festival Radio France et Montpellier ce 26 juillet 2016.

PIETRO MASCAGNI 1863-1945
Iris
Opéra en 3 actes (1898)
Livret de Luigi Illica
Version de concert

Sonya Yoncheva, soprano, Iris Andrea Carè, ténor, Osaka
Gabriele Viviani, baryton, Kyoto

Nikolay Didenko, basse, Il Cieco
Paola Gardina, mezzo-soprano, Una Guècha
Marin Yonchev, ténor, Il Cenciaiulo
Karlis Rutentals, ténor (soliste du chœur de la Radio Lettone), Un Merciaiuolo
Laurent Sérou, baryton (soliste du chœur de l'Opéra de Montpellier) : Un Cenciaiuolo

Chœur Opéra national Montpellier Languedoc-Roussillon
Chef de chœur Noëlle Gény
Chœur de la Radio Lettone
Chef de chœur Sigvards Klava
Orchestre national Montpellier Languedoc-Roussillon
Chef de chant Anne Pagès-Boisset

Domingo Hindoyan, direction

Synopsis

Au Japon, XIXe siècle. Acte 1 : Encore pure et préservée, la jeune Iris qui s'occupe de son père aveugle est désirée par le jeune et riche Osaka. L'un de ses rêves est prémonitoire : sa poupée est violentée par des monstres… A la faveur d'une représentation de marionnettes sur le thème de l'amour et de la mort, Iris est enlevée par Osaka et son complice, Kyoto, proxénète, propriétaire d'une maison de geishas.

Acte 2. Iris se réveille captive dans la maison des plaisirs qui la comble de confort. Kyoto l'expose au désir des passants de plus en plus insistants ; survient son père qui croyant que sa fille a vendu son corps, la punit en la couvrant de boue.

Acte 3. A demi consciente, Iris reçoit alors la visite de trois allégories Veulerie, Luxure et Egoïsme et remet son sort au soleil en un hymne devenu culte.

VOIR la présentation d'Iris de Mascagni sur **le site du Festival de Radio France et Montpellier 2016**

Milan : Elina Garanca chante Mascagni et Leoncavallo



Milan, Scala. Mascagni, Leoncavallo. Elina Garanca, vendredi 12 juin 2015, 20h. La tradition lyrique (depuis un certain soir du Metropolitan Opera de New York en 1895) associe deux chef d'oeuvres véristes signés Mascagni et Leoncavallo : deux tragédies « hurlantes », deux tranches de vie, suscitées à l'origine par l'éditeur Sonzogno, où la passion amoureuse mène au crime. Dans Cavalleria, Santuzza folle de jalousie, intrigue pour que son ancien amant, Turridu soit assassiné… Dans Pagliacci, c'est Canio, directeur d'une troupe de comédiens ambulants qui tue son épouse Nedda, laquelle le trompe avec le beau Silvio… Le scénographe Mario Martone distingue cependant l'atmosphère de chaque partition : poids de la religion le jour de Pâques, costumes d'époque pour Cavalleria ; sordide de banlieue dans Paggliacci… autant d'indices visuels pour mieux s'immerger dans le noir venin de la jalousie, sentiment moteur et destructeur des deux courts ouvrages. La production convoque une production remarquablement engagée où domine le mezzo chaud, souple, suave d'Elīna Garanča qui chante une Santuzza ardente, foudroyée et haineuse. Indiscutablement, l'élément le plus envoûtant de la distribution réunie à Milan.

Milan, Scala, vendredi 12 juin 2015, 20h.

CAVALLERIA RUSTICANA, de Pietro Mascagni

PAGLIACCI, de Ruggero Leoncavallo

Informations Réservations

Orchestre et Chœur du Teatro alla Scala

Carlo Rizzi, direction musicale

Mario Martone, mise en scène

Séjour à Milan (12,13 et 14 juin 2015) :

Assistez aussi le samedi 13 juin à Carmen de Bizet, 20h, puis le dimanche 14 juin 2015 au récital du ténor Jonas Kaufamnn, 20h, toujours au Teatro alla Scala de Milan.

Réservations et informations sur le site de la Scala de Milan

approfondir

Cavalleria et Pagliacci : deux sommets du vérisme lyrique



La tradition de les jouer tous les deux lors d'une même soirée comme s'ils étaient le faces désormais inséparables du vérisme lyrique, remonte à une soirée pionnière du Metropolitan Opera de New York de 1895. Deux ans les séparent seulement : ce qui en fait, deux frères presque jumeaux de la tragédie amoureuse vériste. La jalousie est le sentiment partagé : porteur de la catastrophe. Ici les petites gens, plus miséreux que les bons bourgeois offrent une tranche de vie, restituée dans sa crudité sur la scène lyrique. Participant en 1888 au concours de l'éditeur Sonzogno, lui-même rival de Ricordi, **Pietro Mascagni**, *proche de Puccini qui l'encourage, remporte le premier prix avec Cavalleria Rusticana, d'après la pièce de Verga. Le musicien originaire des Pouilles a travaillé durant deux mois, et près de 18h par jour. Travail harassant qui montre une passion peu commune : l'aboutissement en est son premier et ultime chef d'oeuvre créé en 1990. Certes, L'Amico Fritz de 1891 poursuit sa carrière sans partager l'engouement jamais atténué de C Rusticana.*



Sur les traces du succès de Mascagni, Ruggero Leoncavallo (1857-1919) *prétend lui aussi à la gloire lyrique : accompagnateur besogneux aux cafés concerts de Paris, ami de Massenet, il compose en 5 mois son Paillasse / Pagliacci pour Sonzogno. C'est Toscanini qui en mai 1891 à Milan crée Pagliacci : nouveau triomphe. Et second excellente intuition pour l'éditeur, défricheur et promoteur de talents, Sonzogno. Canio le clown triste, l'amuseur tragique rongé et dévoré par la jalousie amoureuse devient le rôle fétiche de Caruso : il ne fallait pas moins pour imposer définitivement la partition à l'opéra. A Paris, le ténor Maurel (créateur de Iago dans Otello de Verdi) convainc Leoncavallo qui était son ami d'ajouter un air fameux, celui du clown Canio, plus développé dès le prologue : véritable manifeste du vérisme (et que reprend ensuite Puccini dans son triptyque, précisément dans le final de Gianni Schicchi où le héros agitateur philosophe s'adresse directement à la foule…). Ici Canio précise à son auditoire que ce qui va se passer est une tranche de vie, frappante et saisissante par sa réalité fût-elle crue et tragique voire effrayante.*

En deux volets désormais estampillés Sonzogno, Cavalleria et Pagliacci s'affirment tels les tenants véristes au wagnérisme ambiant. Dans le Mezzogiorno, cadre des deux actions tragiques, les personnages sont paysans donc simples voire bruts inspirés par le code de l'honneur, la passion des gens laborieux… Cavallaria Rusticana représente le jour de Pâques, la vengeance d'une femme sicilienne humiliée et trahie, amoureuse jalouse (Santuzza dont Maria Callas dès 1939 offrira une mémorable incarnation) qui provoque l'assassinat de celui qui l'a trahie (Turridu). Carmen de Bizet (1875) inspire la violence du drame qui frappe par son efficacité foudroyante.

L'honneur sicilien imprime ici son implacable fatalité, sa machinerie tribale comme s'il s'agissait d'un fait divers. Représenter une tranche de vie avait préciser Leoncavallo dans son prologue manifeste.

***De fait, dans Pagliacci**, l'action se déplace de Sicile en Calabre. La mère du compositeur qui fut juge, vint à arbitrer une sombre affaire de meurtre survenu lors d'une représentation à Montalto Uffugo, un village de Calabre. Leoncavallo n'avait pas à chercher loin l'intrigue de son opéra vériste, offrant une saisissante tranche de vie. L'intensité du rôle de Canio tient à cette obligation de faire rire alors qu'il est rongé par la jalousie la plus désespérée. Contrastes des passions qui plonge aussi dans la réalité du jeu de l'acteur… Acteurs du drame d'Arlequin et Colombine, Canio et son épouse Nedda vivent les tensions ultimes de la passion maudite et Canio fou de douleur en mari trompé cocufié, humilié, tue et Nedda et son amant Silvio.*